

## **Boris Schreiber : une odyssée du dimanche**

LA TRAVERSÉE DU DIMANCHE

De Boris Schreiber.

Luneau Ascot, 65 F.

Au-delà de l'originalité même du récit et de la nature très particulière du sujet, la qualité majeure de cette « traversée du dimanche » est dans le ton choisi et remarquablement contrôlé par l'auteur. Un ton nouveau, dans le domaine romanesque, n'est-ce pas plus important et plus rare qu'un style sans reproche ? Disons, en tout cas, qu'il en est la meilleure récompense.

Boris Schreiber nous apporte à la fois une coloration et une musique inconnues : un son de voix que nous n'avions pas encore entendu et cela pour une raison technique parfaitement analysable et perceptible : l'emploi systématique du « nous » à la place du « je ».

Incapable de me référer à un autre exemple, je laisse à l'auteur le bénéfice de la primeur. D'autant que la question n'est pas là. Je veux dire que l'erreur ou la faiblesse critique serait de n'y voir qu'un procédé. Nous allons essayer de faire comprendre à quel point cette première personne du pluriel confère au personnage en cause sa dimension réelle, son étonnante et bouleversante vérité psychologique.

Nous savons certes combien le choix du pronom est révélateur des intentions du romancier. Tout l'éclairage en dépend. Entre les formes classiques, du « je » de confession au « il » impersonnel, certains auteurs ont introduit diverses interférences de « point de vue ». Récemment, Alain Bosquet, soucieux de mieux ménager les distances avec lui-même, avait, pour évoquer sa propre enfance, employé le « tu » vocatif<sup>1</sup>. Le choix de Boris Schreiber relève d'une exigence du même ordre, encore que son récit n'indique en rien, du moins au premier degré, une mise en jeu, une mise en scène, ou une mise en question de lui-même.

Le personnage qui raconte la difficile, périlleuse, lente et pathétique « traversée du dimanche » est un individu que nous connaissons bien, jusque dans ses traits caricaturaux : un être immature, aboulique, sans âge dans la mesure même où l'existence ne semble pas avoir eu de prise sur lui, un enfant de cinquante ans, un raté pour qui tout geste, toute décision, toute entreprise si minime soit-elle, constituent d'insurmontables obstacles.

Et voici pourquoi le sujet relève de la fable : cet anti-héros métamorphose la vie quotidienne en aventures prodigieuses : c'est son inaptitude à vivre qui (à ses yeux bien sûr, mais le sortilège du roman nous invite à ne voir que par ses yeux) donne une sorte de grandeur, de magnanimité, d'amplitude aux choses les plus banales et les plus courantes. Comme si le fait d'être un minus agrandissait le monde autour de lui. Cette loupe à la fois dérisoire et magique, elle nous est justement donnée par le « nous ».

C'est aussi la magie de la grammaire française d'avoir enrobé ce « nous » d'autant de significations et de pouvoirs ambigus. Employé à la première personne, ce pluriel devient tantôt de majesté, tantôt d'humilité, toujours de politesse, mais sans doute plus envers soi-même qu'envers les autres. Nous voici entraînés dans un monde légèrement et subtilement décalé sur le réel. Presque par privilège.

Ulysse en négatif

Disons tout de suite que Boris Schreiber a trouvé pour son livre un merveilleux titre. Car cette consternante et morne quotidienneté du dimanche – sombre dimanche ! – est en effet « traversée »

---

<sup>1</sup> L'Enfant que tu étais, *Volume I des « Trente premières années »*, Grasset.

au sens le plus téméraire, disons le plus hardi, par notre héros dérisoire. À chacun son Odyssée. Personne ne ressemble autant à Ulysse qu'Ulysse en négatif.

Ce n'est pas seulement une bonne idée, c'est une plongée aventureuse dans une banalité transfigurée. Il y a toujours quelques miracles dans un livre réussi. Ulysse s'appelle ici Béator. Fier d'avoir obtenu une promotion sociale qui lui vaut d'être gardien de parking, après avoir tenu différents emplois où « nous n'avons pas, paraît-il, donné satisfaction ». Son immense projet est de se rendre à l'asile pour l'anniversaire de sa mère.

L'aboulie est une matière d'être. Peut-être incite-t-elle le monde entier, ou mieux ce tout petit monde qui nous entoure, à l'hostilité. Béator n'est du reste pas loin de croire que le manque de volonté (de sa part) entraîne la mauvaise volonté de la providence. Les métros sont rares le dimanche, et les fleurs difficiles à trouver. Car Béator est veule, indolent, mais non irréfléchi. Il pense et tourne lentement autour de lui-même. Cherchant à justifier sa propre et laborieuse vitesse de rotation. Lâche, pathétique et roublard, nous dit-on. Et c'est bien vrai. Le plus étonnant de ce récit est la part d'humour qui se mêle au côté morbide de la « traversée ». En fait, notre homme est une double victime de lui-même et de son père, autre image du raté, écrivain « illusoire ».

Tout le talent de Boris Schreiber consiste à mener cette « traversée » en grossissant subtilement les obstacles. Le cadeau promis pour l'anniversaire prend somptueusement des allures de symboles. Nous vivons une aventure à suspense. Nous nous engageons dans le juste parcours (à peine 200 pages) de la folie dominicale. J'ai plus d'une fois pensé au personnage de *La Métamorphose* de Kafka : ce même drame du quotidien vécu avec des yeux d'insecte qui transfigurent.

Peut-être est-ce par là que ce modeste récit prend sa gravité et sa bouleversante signification. N'oublions pas que celui qui dit « nous » n'est jamais seul !

A. B.